

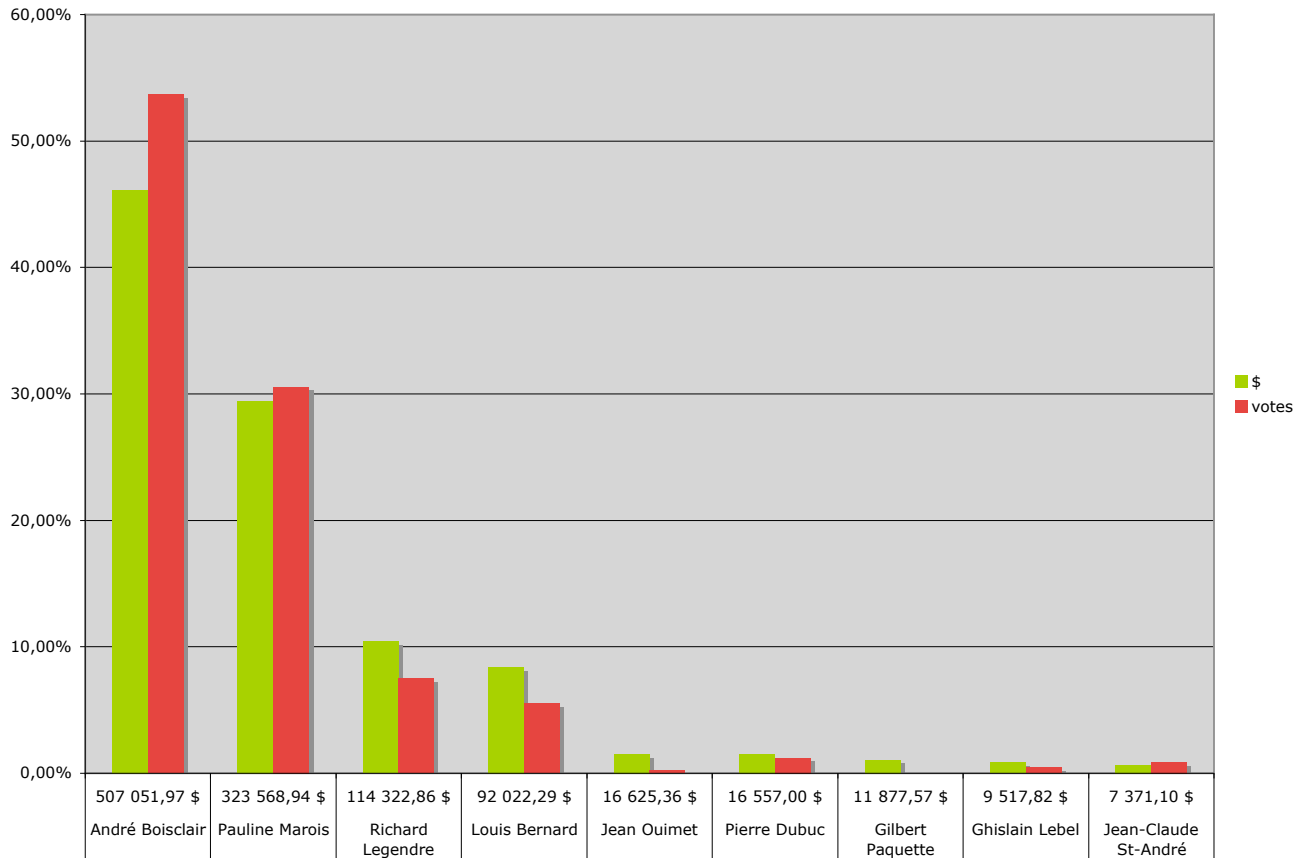
Un pur et dur au PLC

Presqu'un an après la victoire d'André Boisclair, l'élection de Stéphane Dion à la tête du Parti Libéral du Canada (PLC) invite à comparer les courses à la direction vécues au Parti Québécois (PQ) en 2005 et au PLC en 2006.

Commençons d'abord par revenir sur les contextes dans lesquels ces deux courses se sont déroulées. Au PQ, après la débâcle du 14 avril 2003, Bernard Landry a bien tenté de s'accrocher même si sa formation avait obtenu son pire résultat électoral depuis 1973 — à peine 33 % des suffrages à la grandeur du Québec. M. Landry lance alors la Saison des idées qui devait alors mener le PQ à faire peau neuve. Le point culminant de ce remue-ménages a lieu en juin 2005, au congrès national, alors que Bernard Landry devait se soumettre à un vote de confiance. Il obtient 76 % et des poussières, score qu'il juge insuffisant pour demeurer en poste même si c'était bien plus qu'il ne lui en fallait. Du côté des libéraux, après la défaite aux mains des conservateurs de Stephen Harper, le chef d'alors, Paul Martin, démissionne sur le champ. Il savait trop bien qu'il avait échoué et qu'il aurait été invivable de demeurer en place.

Les règles d'élections adoptées par les deux partis sont très différentes. Au PQ, tous les membres avaient droit de vote lors d'un scrutin téléphonique où les quatre tours se tenaient simultanément, en un seul appel. Au PLC, cinq mille délégués élus par les membres devaient se rendre au congrès tenu à Montréal pour voter. Dans les deux partis, un nombre exagéré de candidats étaient en lice, mais dans chacun des cas, il y avait deux grands favoris : Pauline Marois et André Boisclair au PQ, Michael Ignatieff et Bob Rae au PLC. Ces candidats furent bien entendu beaucoup plus médiatisés.

Il ne faut pas se le cacher, l'élection de Stéphane Dion à la tête du PLC est une grande surprise pour tout le monde. Michael Ignatieff et Bob Rae avaient des appuis plus nombreux et plus solides, des organisations plus développées et des moyens financiers plus sérieux. Au PQ, si l'on compare les ratios dépenses financières/votes reçus, on s'aperçoit qu'il y a une corrélation presque parfaite entre les dépenses et les suffrages obtenus : c'est directement proportionnel. Il suffit de regarder le diagramme qui suit pour s'en convaincre. Les histoires navrantes au sujet d'André Boisclair n'auront même pas fait fléchir la portée de l'investissement sur sa personne. Stéphane Dion, lui, aura su l'emporter bien au-delà de l'argent. Stéphane Dion a su renverser cet ordre vraisemblablement normal des choses.



Si, au PQ, tous les sujets ont été relégués aux oubliettes par les tribulations passées d'André Boisclair, au PLC, les débats ont surtout porté sur la reconnaissance de la « nation québécoise ». Stéphane Dion était de ceux qui résistaient à cette position répandue dans l'aile québécoise du PLC. Les Denis Coderre, Martin Cauchon, Liza Frulla, Pablo Rodriguez et même Marc Lalonde appuyaient Michael Ignatieff pour son ouverture sur cette question. Ils jugeaient sûrement stratégique d'être conciliants avec les Québécois pour leur faire oublier le vol référendaire et le scandale des commandites. Michael Ignatieff a le portrait parfait d'un sauveur de Canada. Professeur émérite, homme de classe et de culture, s'exprimant très bien en toute circonstance, même en français, M. Ignatieff bénéficiait d'une certaine sympathie au Québec, voire, d'un engouement.

Pour Stéphane Dion, la clef du succès aura été l'appui de Gérard Kennedy, un autre partisan de la ligne dure envers le Québec. Il bénéficiait également de l'appui non négligeable de Justin Trudeau, d'Eddy Goldenberg (le cerveau de Jean Chrétien) et de solides assises en Ontario. Si les clans Dion et Kennedy se sont rapprochés entre le 2e et le 3e tour, ce n'est certainement pas sur des questions environnementales. Il ne faut pas chercher de midi à quatorze heures. Les partisans de la ligne dure n'étaient pas confiants avec Bob Rae et se battaient contre Ignatieff.

Pourquoi Stéphane Dion a-t-il triomphé même s'il était un négligé, un sous-estimé, comme il sait si bien dire? Pourquoi les députés du PLC ont-ils opté pour un fédéraliste radical et peu charismatique alors que leur parti doit se refaire au Québec et partout au Canada? Les libéraux ont un pays à sauver. On pouvait s'attendre à l'élection d'un chef populaire au Québec, pas à celle de l'artisan du plan B post-référendaire.

Par contre, au PQ, une année plutôt, après le scandale des commandites et les preuves d'irrégularités au référendum de 1995, il aurait été normal de s'attendre à l'élection d'un chef un peu plus frondeur. Il s'agit de faire l'indépendance du Québec après tout, de briser un pays du G8.

Pourquoi a-t-il été possible pour Stéphane Dion au PLC de battre l'argent, les réseaux d'influences, la faible couverture médiatique, alors qu'au PQ, les deux premiers candidats ont reçu près de 85 % du vote total au premier tour?

Pourquoi se retrouve-t-on au PQ avec un chef disons tiède sur la souveraineté et au PLC avec un fédéraliste qui est, à proprement parler, un pur et dur?

Félix Pinel
Organisation
Mouvement pour une élection sur la souveraineté